

ELDRIDGE MOHAMMADOU ET LA GESTE DES PEULS DU CAMEROUN

Alain Marliac

Archéologue, Directeur de recherches honoraire de l'IRD.

18 Rue La Vieuville 75018 PARIS

a.marliac@free.fr

*Qui pourrait se mesurer à son passé sans
les archéologues et les historiens ?*

(Latour, 2006 : 202)

Résumé - Eldridge Mohammadou fut un pionnier par le travail de terrain qu'il accomplit, seul, pour recueillir une partie du patrimoine camerounais et le publier (les traditions orales). Il ne serait que juste que le Cameroun lui rende un jour un hommage mérité. Si sa passion anthropologique et linguistique le conduisit à quelques erreurs et quelques rudes comportements (mais qui n'a pas de défaut ?) Elle lui a donné en même temps cette fonction rare de passeur d'idées, de temps, de domaines scientifiques en direction de l'Histoire. Elle le plongea directement dans les difficultés de la recherche aussi bien intellectuelles qu'humaines au jour le jour. C'est sous cet aspect qu'il lui est rendu ici hommage.

Mots-clés : Eldridge Mohammadou, histoire, Peul, Nord-Cameroun

Abstract - Eldridge Mohammadou was a pioneer in consideration of the work accomplished alone to gather part of the Cameroonian heritage and have it published (oral traditions). It would be only just for Cameroon to pay him a deserved homage one day. If his anthropological and linguistic passion lead him to some mistakes and unpolished behaviours (but who is faultless?) it gave him together this rare function of passing over boundaries between ideas, times, scientific domains towards History. This directly threw him in research problems, intellectual as well as behavioural day by day. It's under this comprehension that homage is tributed to him here.

Key words: Eldridge Mohammadou, history, Peul, North-Cameroun

Introduction

Pour restituer ce que Eldridge Mohammadou, sous différentes formes, nous a transmis, j'ai préféré, à une analyse approfondie de ses œuvres qui demanderait beaucoup plus de temps et des compétences que je n'ai pas - une réflexion plus libre, à partir de ce qu'il a pu inspirer (et m'inspirer) en y ajoutant - matériau peu mesurable et mal archivable -, le souvenir des discussions et fréquentations réciproques que nous eûmes de Maroua, à Ngaoundéré pendant mes années d'affectation à compter de 1970. J'ai eu cette chance, pour la continuité et donc l'intérêt de nos rapports, d'être protégé des écarts auxquels sa passion historico-politique le conduisait parfois (1), par la spécificité de l'archéologie dont il ignorait les postulats et les méthodes.

Cette réflexion se veut à la fois libre et néanmoins engagée, quoique venant d'Europe, dans le débat tout à fait légitime des historiens et archéologues africains d'abord entre eux et avec leurs propres peuples ensuite avec les autres peuples et leurs chercheurs (Marliac, 2006a : 17).

Eldridge parlait d'histoire comme d'une chose vivante, quasiment là sous ses yeux. Peu d'historiens africains à propos des Peuls, savaient, comme lui, faire revivre - sur des informations nombreuses - la geste de tel ou tel chef (*lamido*) étendant sa domination et buttant à la fois sur ceux qui devenaient ou pas ses sujets, parfois pacifiquement. Ou détailler les activités de tel autre *lamido* bataillant aussi avec ses propres frères peuls... C'est dire combien il rendait l'histoire humaine, intéressante et tellement comparable à la nôtre en Europe et ailleurs. À chaque évocation, il me remettait en mémoire, les temps post-féodaux en Europe, qu'il s'agisse des conflits entre princes russes jusqu'à la prééminence de Moscou, des guerres entre le Roi de France et ses Grands jusqu'à Louis XIII, sans parler des guerres féodales japonaises auxquelles mit fin le *shogun* Ieyasu Tokugawa au début du XVII^e siècle. Ces guerres peules intestines ou extérieures, mêlées aux guérillas que les païens ou *kirdi* leur menaient en retour, m'étaient quelque peu familières.

Comme il était en partie peul (et conteur amoureux de sa langue), Eldridge sentait filer et disparaître une des sources vivantes de l'histoire : les traditions orales et son grand mérite est d'en avoir recueilli le plus possible en voyageant solitaire à travers savanes, montagnes, marécages et forêts. En ce sens, archéologue de terrain et ORSTOMien comme on l'était jadis, je me sens proche de lui, même si mon objet était différent. Ne devais-je pas, moi aussi, aller dans les villages reculés, des vallées oubliées, gravir des chaos de roches inconnus, parcourir d'improbables savanes ? Bref, interroger et enregistrer pour trouver et construire mes objets ? (2) Interroger les gens et les morts, les champs et les bois, les arbres (Seignobos, 1982) et les mots (Seignobos ouv.cité, Marliac, 2004b), les poteries (Langlois, 1995), les troupeaux (Marliac & Columeau, 1990), les bêtes sauvages et même les paysages (Seignobos, 1982, Marliac, 2004b) (3) ? Ne me fallait-il pas parcourir des étendues lointaines, pour « trouver » les humbles témoins des hommes de jadis aux calendriers divers et plus ou moins arrêtés (Marliac, 1978b) ? Et puis comment interroger toutes ces choses ? Comment ne pas changer en les interrogeant ?

Parfois, ce jadis était si reculé dans le temps que nul ne pouvait prétendre s'y rattacher (Marliac, 1981, 1987, Marliac & Brabant, 2007) (4).

Un soir où je l'avais convié à dîner avec une journaliste de passage à Garoua et où je lui avais laissé la parole - qu'il prenait très facilement par ailleurs, tenu par sa passion - il nous conta avec fougue un passage de la vie guerrière et jalouse de je ne sais plus quel *lamido* historique de Banyo, Tibati, Tigné ou Ngaoundéré... Clans, tribus, parentèles, groupes lignagers, villages, s'alliaient, rompaient, se poursuivaient, s'entremêlaient, se battaient entre savanes de la Bénoué, montagnes de l'Adamaoua et ses contreforts, aidés chacun d'entre eux par ses loyaux sujets païens. On aurait presque pu entendre le fracas des armes et des chevaux, les cris de guerre et les plaintes des agonisants entre les cimes, rivières, refuges, pâturages, pistes caravanières et bas de pentes fortifiés...

Et bien, que croyez-vous qu'il sortit, des mois plus tard, de ce récit

passionné ? Un articulet insipide dans *L'Express* sur je ne sais plus quel chasseur blanc local, sa Winchester 375 et son lion domestique ! L'histoire des peuples du pays que cette *journalaise* visitait, depuis le Novotel de Garoua, ne valait pas quelques lignes sur un lion apprivoisé... Mais à voir les carences des médias euro-américains en matière d'Histoire et leur sclérose politico-historique, je gage que, en tant que journaliste, l'histoire des Français ne l'intéressait pas plus.

Cependant, aimer les hommes est la condition première de la recherche en sciences sociales car c'est elle qui nous ouvre à leur compréhension bien au-delà de nos cadres de pensée, nos théories, bien au-delà de nos égoïsmes personnels qui parfois ne sont que des habitudes...

PASSEUR D'HISTOIRES, PASSEUR DE TEMPS ET PASSEUR D'HOMMES

Je crois qu'Eldridge - comme nous tous - avait besoin d'histoire et d'histoires, avait besoin des hommes de l'histoire, ô combien plus exaltants/intéressants dans la gloire, la médiocrité ou parfois l'ignominie, dans le quotidien comme dans l'héroïque, le magique ou le mystère, que les hommes de tous les jours autour de lui (5), y compris ses collègues historiens, et que ces hommes abstraits que fabriquent aussi bien la sociologie que l'histoire et l'archéologie. Comme si la « vraie vie » était ailleurs, même si tissée de quotidien, de choses et idées communes.

De fait, « la vraie vie » se rattache à toutes sortes d'objets, d'hommes et de groupes dans le temps et l'espace et sous cet angle Eldridge était, dans son activité, même si parfois brouillonne, partisane et cassante, un Passeur d'idées, d'hommes, de chercheurs, un Passeur de temps et d'histoires différents. Se mesurant à l'histoire et en mesurant une partie localisée (au Cameroun du Nord du XVII^e au XX^e siècles), Eldridge se mesurait à lui-même et produisait une ou des histoires que ses successeurs (chercheurs ou citoyens) ont l'obligation de saluer mais aussi de remesurer.

Premier passage

Eldridge qui ne pratiquait pas (disait-il) les approches classiques et dites scientifiques de l'Histoire, approches qui tendent (et prétendent) - comme toutes les sciences sociales (à l'aune des sciences naturelles) à trouver des lois, des généralités *lawlike* - refusait vigoureusement, mais en fait verbalement, telle ou telle lecture « occidentale ». Il réussissait cependant à broser des tableaux historiques généraux à partir de milliers de renseignements, enregistrements, narrations particulières qu'il trouvait, compilait, traduisait, publiait. Dans ces récits, il faisait se dérouler des événements compréhensibles pour ses auditeurs. Il aboutissait par ses narrations à cette généralité appelée par certains : *intersubjective pattern recognition* (Carrithers, 1990) qui permet cette *consensibility* (ouv.cité) entre personnes de cultures différentes, qu'on l'attribue ou pas à des structures profondes universelles - biologiques, intellectuelles - dans le cadre de la *Constitution moderne*, c'est-à-dire du mode de pensée moderne toujours dominant. Dans cet exercice, il rejoignait La Science dans sa définition courante venue de la scolastique (Latour, 2006 : 200) et appliquée aux sciences de la nature : *il n'y a de science que du général*.

Mais cet « historique général » devenait présent, vivant, sensible, dès que ses narrations, devenant orales, autorisaient par ailleurs et en même temps,

digressions particulières, remarques singulières, accompagnements gestuels ou citations en appui, ajouts, exclamations... (Latour, 2007 : 200, note 24).

À la Recherche du temps perdu, notre collègue participait à une re-crédation / reconstruction raisonnée, littéraire et verbale d'un réel passé. Il rencontrait, à la fin peut-être, plus réel que le réel, *un temps retrouvé*... en harmonie avec sa quête. Comme pour chacun d'entre nous, et nos plus grands écrivains (M. Proust, L.-F. Céline), la réalité doit être dépassée tout en étant respectée. Mais quel problème quand on croit que la science (et particulièrement l'Histoire) dit une réalité complète et indiscutable !

Deuxième passage

Son originalité de traditionaliste, archiviste, historien, linguiste de terrain, fournissait à Eldridge ce qu'il considérait comme un donné à ne pas discuter (6). Sans envisager ce problème dans son entier, on peut dire, sous un certain angle, qu'il avait raison. C'était son vécu et le compte-rendu du vécu des autres (*matter of concern*). A-t-il saisi cependant que lui aussi, comme les ethnologues, historiens, mémorialistes européens ou africains, même si différemment, il traduisait donc trahissait ? En conséquence, sous un autre angle, ce donné est discutable puisque, comme tout un chacun, Eldridge possédait, même à son insu, une vision du monde et construisait un « savoir » (comme dans toute activité de connaissance) en accord avec les postulats de celle-ci (Latour, 1991, Descola, 2005), ses objets (*matter of fact*), en l'occurrence : les traditions orales, les récits historiques, les chroniques. Si l'on peut dire qu'il a fait exister les Peuls du Cameroun septentrional, on peut rajouter qu'un examen de ses compilations, de ses publications, de leur langue, rendrait probablement visible et identifiable sa propre participation dans la mesure où il utilisait le vocabulaire général accepté de l'histoire dans sa définition la plus large, pour dire ce qu'on lui disait. Il enregistrait les interactions individuelles racontées/vécues par ses informateurs en fonction de leurs visions du monde (plus l'état de leur mémoire), faisait un social historique de toutes ces interactions, leurs figurations, leur maintien et expansions différentes dans le temps et l'espace, en rapportant ces formes variées, particulières et historiquement situées, aux « forces sociales » déjà répertoriées dans le vocabulaire courant et dans celui des historiens occidentaux auprès de qui il s'était formé (7).

Troisième passage

On aurait pu penser, aux premiers contacts avec Eldridge (8), que l'histoire du Cameroun du Nord était surtout et avant tout, l'histoire des Peuls. Ces derniers sont l'exemple historique d'un peuple, lentement et discrètement immigré parmi d'autres et prenant finalement - démographie aidant et Allah justifiant -, le pouvoir sur des peuples désunis et par leurs langues et par leurs institutions.(9) Mais la curiosité quelque peu « archéologique » d'Eldridge, devait cependant le conduire vers les non-Peuls, puisque ses Peuls - si attentivement et minutieusement décrits et commentés - rencontraient sans cesse et décrivaient des peuples locaux (déjà établis), nommés, jusqu'à mériter le nom de *grands codeurs des origines* (Adler, 1981). Les autochtones (païens, largement majoritaires, anciens immigrants et premiers occupants identifiés) et ces colonisateurs-pasteurs (10), s'en redéfinissaient les uns les autres. Ils dessinaient ainsi une marqueterie

complexe d'identités flottantes contrastées (11) que les Européens qui les découvrirent (à partir de leur vision du monde : *la Constitution moderne*), figèrent en ethnonymes (ceux que nous manipulons encore aujourd'hui) alors qu'ils ne croisaient et analysaient qu'un état des lieux (portant éventuellement un nom) parmi d'autres dans le temps et l'espace. De nouvelles enquêtes (E. Mohammadou, J.-F. Vincent, C. Seignobos, O. Yiébi-Manjek, E. Garine, O. Langlois, M. Delneuf, B.D. Nizésété, S. Hassimi, etc.), nous en ont fait depuis découvrir bien d'autres : Mourgour, Erketse, Nizaà, etc. (12)

Cette fréquentation des uns par les autres (Peuls/non-Peuls) fut en même temps pacifique, charnelle, guerrière ou commerçante. Elle débouchait parfois sur de solides ententes où les dominés devenaient pour certains chefs peuls, des alliés plus loyaux et plus sûrs que leurs consanguins ou alliés peuls établis dans d'autres villages. Si une forme de racisme intervenait dans certains cas, comme ceux de la nomination des chefs peuls (*lamido/lamiBe*) (13), ou lisible dans certains récits que les anciens des villages païens du Diamaré Septentrional nous faisaient sur leur vie antérieure de « petits poulets » face aux raids esclavagistes (dont peuls) ou encore sensible dans l'attitude de certains chefs peuls vis à vis du païen (*kaado et dhimmi*), qui me servait de truchement, le terme racisme, entaché désormais d'une foule de connotations à usage politique pour différents buts avoués ou inavouables, me semble devoir être proscrit, ne serait-ce que par son universalité : on est toujours le raciste de quelqu'un et l'anti-raciste d'un autre...

HISTORICITE, DEVELOPPEMENT

Il y avait, dans ces temps anciens du XVII^e au début du XX^e siècle, des *collectifs* qu'on appelle aujourd'hui rétroactivement ethnies : les traditions peules ou païennes en témoignent de même que les rares textes retrouvés. Ce n'est pas le colonialisme qui a fixé les ethnonymes, mais la *Constitution moderne* (14) que colons, conquérants et ethnologues de l'époque possédaient plus ou moins clairement depuis l'École dès avant Jules Ferry, pratiquaient et appliquaient jusqu'à nos jours (Dozon (15), 2007 : 61). À l'image des sciences alors triomphantes en Europe-Amérique, ils purifièrent leurs objets d'étude pour en faire les ethnies (16). Par son activité aussi bien de traditionaliste, d'analyste, de traducteur, d'auteur et de débateur, Eldridge a mis en exergue, en partie à son insu, le problème épistémologique et politique que pose partout le monde moderne. Ce dernier en effet construit et diffuse, par le réseau déjà bien installé des écoles, lycées, universités, médias de toutes formes dont Internet (17), les définitions, formes et applications des savoirs dont le public ne peut discuter, par absence d'argumentation spécialisée, absence d'informations, pensée unique et manque de liberté d'information, de diffusion et de débat contradictoire. On se souviendra, comme exemple, entre autres, des fausses raisons du déclenchement de la deuxième guerre d'Irak... (Marliac O., 2004) comme des interprétations sociopolitiques couramment présentes, récurrentes et imposées dans l'histoire moderne médiatisée (18). L'une des plus fréquentes est cette projection dans le passé des catégories du monde moderne doublée de la méconnaissance du réel actuel puisque ces catégories des sciences sociales sont fixées par rapport à un réel qualifié de « social » et déjà défini.

Eldridge a vécu cette tension : comment extraire des récits recueillis (généalogiques ou autres), telle ou telle généralisation/simplification/purification

au sens de la *Constitution moderne* (Latour, 1991), puis faire participer ou associer (ou pas) ces savoirs aux autres savoirs qu'ils soient scientifiques, dits « scientifiques », ordinaires, mixtes et quotidiens, et aux *valeurs* qui fondent la vie des hommes ?

Bien qu'il n'ait rédigé aucune synthèse sur les Peuls du Cameroun, l'ensemble des recueils d'Eldridge (Mohammadou, 1976, 1979, 1981, 1983), rappelle le beau livre de Perugia (1978) sur la civilisation rwandaise traditionnelle, cette symbiose complexe, fragile, et réussie selon l'auteur, entre Bantous et Hamites, « Hutus et Tutsi », « Houe et Vache » (19). Il n'est pas inutile qu'au regard de ces œuvres, leurs valeurs et leurs manques nous réfléchissions à cette problématique, cette fois vraiment *développementale* aussi bien pour Nous Occidentaux que pour nos partenaires/amis en coopération et Autres. D'autant qu'elle participe du problème planétaire de la coopération ou guerre entre les différentes visions du monde à l'œuvre, leurs définitions du « fait historique » et ses conséquences pour l'individu, le collectif auquel il appartient, comme pour les *collectifs* entre eux (18 bis).

Les Peuls (et les non-Peuls) vont-ils accueillir, assimiler les textes d'Eldridge ? Comment et pour quelles raisons ? Comment chaque individu va faire ? S'il semble vain d'envisager de saisir quelque vérité à ce niveau c'est bien pourtant là que le problème se joue comme il s'est joué pour notre collègue. Vivait-il chaque jour dans une sorte d'épopée ou dans ses interactions individuelles et quotidiennes avec hommes et femmes peuls et non-peuls ?

INCERTITUDES

Eldridge était pris comme chacun d'entre nous dans la tenaille du particulier et du général, du vécu et de l'élaboré, des différents niveaux d'intelligibilité et plus encore en Histoire, où aucune des deux voies n'est pleinement satisfaisante prise isolément.

*la voie du général nous fabrique des lois improuvées, improbables et finalement fragiles qui fournissent aux événements une intelligibilité de telle échelle. C'est actuellement ce qu'on appelle, le « global » ;

*la voie du particulier nous enferme dans notre vécu, nos interactions où nous ressentons et comprenons charnellement chacun des événements. C'est ce qu'on appelle par opposition au précédent, le « local ».

En fait nous avons besoin des deux à la condition qu'elles ne soient jamais ni fossilisées ni séparées, comme il est de règle depuis longtemps, et encore moins parquées par le législateur, l'enseignement, les barbelés médiatiques et les miradors institutionnels, comme c'est le cas en France - à ma grande honte. Si l'histoire n'est pas de la sociologie ou de l'anthropologie, elle tire de ces deux disciplines (comme d'autres y compris naturelles) quantité d'éléments pour fabriquer - plus ou moins bien (Veyne, 1971) - ses « faits ». Apparemment elle n'éprouve aucune timidité à associer à ses récits, ou ignorer (20), des données isolées, éventuellement venant de disciplines variées, de recherches nouvelles, d'analyses/synthèses différentes ou de théories explicatives d'un autre ordre.

Eldridge vécut ce problème fondamental du choc, mélange, traduction des savoirs et connaissances entre eux que certains, comme A. Froment (2006), ont tant de mal à concevoir puisque considérant comme « Vrai » le savoir scientifique (le leur), qu'ils appliquent, sans s'interroger sur les fondements qui le

rendent « vrai » ni sur les conditions de son applicabilité (21). Si Eldridge n'a pas tiré de ses travaux les conclusions épistémologiques subséquentes, loin de moi l'idée de rejeter sa démarche qui fut aussi en partie la mienne - dans un autre domaine - parce qu'elle est celle qui nous fut apprise de l'École à l'Université depuis son modèle cartésien et kantien (Latour, 1999, Chap. 1). Démarche qui place la réalité hors de l'observateur et où donc on ne sait faire la part de l'informateur et de l'observateur puisqu'on se positionne d'emblée hors du monde (22).

Les entreprises de recherche en sciences sociales échouent sur des détails écrasants des activités quotidiennes qui semblent désespérément circonstanciels. ./. (Garfinkel, 2002 *Ethnomethodology's Program* : 95, cité par Latour, 2006 : 281, note 1).

Des sciences modernes (Stengers, 1993, Latour, 1991, 1995), qui sont généralement aujourd'hui la base de raisonnement ou de mesure indiscutée des activités humaines, nous avons hérité, pour la Nature, de la prééminence des sciences physiques et naturelles qui réussissent à définir, durcir un fait et le maintenir au travers d'un réel complexe. Les sciences sociales par la suite en sont venues à considérer ce à quoi elles s'attaquaient : « le Social-la Culture », comme un autre monde défini par eux. Ils tranchent du social comme d'autres tranchent du naturel. Malheureusement, les faits dits « sociaux » ne se laissent pas définir de même façon et encore moins, si on ignore ce que disent les acteurs et actants eux-mêmes (Marliac, 2008).

Actuellement et majoritairement, cette socioanthropologie a tendance à être figée dans ces mots que nombre de nos *social scientists* créent et utilisent dans leurs travaux : mots qui impliquent que le social est une sorte de « matériau immatériel » (risquons l'oxymore !), dont toutes les composantes sont connues et contenues dans le catalogue terminologique complet que tout socio-anthropologue moderne porte avec lui, une fois pour toutes, dans sa besace universitaire pour décrire ces « forces sociales » (ou facteur social, explication sociale) citées ci-dessus, à savoir par exemple : pouvoir, structure, fétiche, aliénation, dieux, contexte, classe, individu... (Marliac 2008) (23).

Nous définissons à l'avance, comme s'il existait toujours, partout, ce matériau dit « le social » (opposé au « naturel ») (24), sans re-définir ce social à l'aide de ce que nous disent ceux qu'on analyse et qui, cependant, définissent, redéfinissent « leur social », bien avant les socio-anthropologues, et y réfléchissent constamment (25).

L'Histoire, quant à elle, ne tire pas seulement des notions/concepts de ses cousines (sociologie, anthropologie, économie, technologie, linguistique, démographie..) : elle s'appuie sur le même schéma théorique dominant des sciences sociales. Ces dernières en effet sous différentes théories définissent à l'avance ce qu'elles observent par rapport à un dictionnaire théorique déjà présent des « formes sociales » et y ramènent leurs observations. Elles négligent absolument ce que les observés pensent et disent de leurs propres groupements dans le monde, y compris les constantes remises en cause de ces groupements à des cadences variées... En fait, elles négligent la propre théorisation que les groupements se font de ce qu'ils vivent et construisent sans cesse : « leur social », « leur histoire » (26).

Etudiant, généralisant (donc purifiant) et publiant ce qu'il étudiait, Eldridge a permis, involontairement peut-être, à ses lecteurs, commentateurs,

successeurs et collègues, grâce à l'ampleur et la personnalité du rapport qu'il en fait (Cf. ses productions listées in Seignobos, 2005), de « toucher du doigt » combien *le travail de purification est un cas particulier du travail de médiation* (selon Latour, 1991 : 107).

On comprendra alors la difficulté, si répandue de nos jours, de vouloir être à la fois ancien et moderne ou l'un des deux exclusivement. On peut dès lors se poser la question : comment désormais les historiens (et aussi les archéologues quoique différemment), tels que définis dans le monde moderne, vont-ils mesurer les passés qu'ils construisent aux passés des gens concernés ?

*Dès que nous suivons à la trace quelque quasi-objet,
il nous apparaît tantôt chose, tantôt récit, tantôt lien social,
sans se réduire jamais à un simple étant.*
(Latour, 1991 : 121).

Notes bibliographiques

(1) Insurgé contre la formation reçue d'Europe, celle qui lui permit de travailler et critiquer, il resta comme beaucoup de ces « insurgés » (Cheikh Anta Diop, Théophile Obenga...), incapable d'en sortir en discutant les postulats de cette formation et leur présence chez ses collègues chercheurs euro-nippo-américains.

(2) Dans le cadre de la séparation *classique moderne* sujet/objet, opposition ontologique effacée dans le cadre d'une Constitution amoderne à construire (pour l'archéologie, Marliac, 2006a).

(3) Pour trouver *jiddel Booyma, keeDe Booyma, leDDe Booyma, bolle, ka'e, i'e, kuuje, diiwri*. Et découvrir *jiddere sanjo, ngaska fourru, lesdi Boddeji* ou même *ngulmun* chez les Massa (Tourneux, 2006).

(4) Puisque même les anciens anthropoïdes peuvent se réclamer désormais d'outils de pierre utilisés (Beyries & Joulia, 1990). Cf. les broyeurs de noix des chimpanzés récemment datés de 4300 ans en Côte d'Ivoire. *La Recherche* 2007, N°407 : 20-21. Et qui aujourd'hui va réclamer une filiation avec les crânes blottis dans les mains des Pr. Coppens et Brunet à chaque intervention médiatisée, sinon par un lien complètement abstrait (scientifique) ou surréaliste ?

(5) Ce drame moderne qui fait qu'on ignore l'Autre à côté de nous, tout en lui reprochant nos fautes et nos échecs. *L'enfer c'est les autres*, dit J.-P. Sartre. Or *Je est un Autre* disait A. Rimbaud. Mais cet Autre est-il Dieu ?

(6) Pour lui, *Techniques et méthodes / ... / ne peuvent primer sur les données* (Saïbou Issa, 2007).

(7) Une enquête sur la formation (personnelle, familiale, scolaire, universitaire, littéraire, religieuse, professionnelle avant son engagement dans la recherche) d'Eldridge et ses rigidités intellectuelles et comportementales, serait à cet égard enrichissante.

(8) Pour moi essentiellement à la défunte Station ISH de Garoua où étaient domiciliés les instruments de fouille, mes collections, celles d'autres et mon bureau, tous désormais disparus à ma connaissance.

(9) Non sans difficultés d'ailleurs ni parfois échecs retentissants lorsque ces peuples païens étaient unis (défaite de Goyoum - 1873 - face aux Toupouri) ou face aux Européens (prise de Maroua - 1902 - par les Allemands) mieux armés et meilleurs tacticiens.

(10) Certains ont été identifiés dans l'histoire plus ancienne du Bornou (les *Fellata* de C. Seignobos, 1993). Ainsi sous Dounama II au XIII^e AD et aux alentours du Tchad au XIV^e AD. (AD = *Anno Domini* = après J.-C.).

(11) *On n'affirme jamais un lien que par comparaison avec d'autres liens concurrents, si bien que la définition de tout groupe implique aussi de dresser une liste des antigroupes* (Latour, 2006 : 49).

(12) Cette imposition de la pensée moderne évoque l'imposition parallèle plus ancienne des modes de pensée que les Peuls apportèrent puis établirent quand ils se convertirent à l'Islam et que le rapport de force le leur permit.

(13) Lors de l'élection du lamido de Maroua, Kawou Bouhari d'abord désigné, fut démis car « *Baaba ma baleejum kurum, an boo baleejum kurum, koo ko annu-daa ! Min njabbay ma* » (Mohammadou E. 1976 : 96) et fut remplacé par Damraka.

(14) *Ou façon de penser / façon de classer le monde*, en langage ordinaire.

(15) Sans que l'auteur rapporte sa juste remarque sur les « *Etats ethnographiques* », à la *Constitution moderne* dont il dépend aussi d'ailleurs à son insu.

(16) Par ailleurs, tel qui bataille contre un colonialisme oublie les autres, historiques ou toujours là et ceux qui se mettent en place. Il ne se souvient plus parfois, qu'il est issu lui-même de tel autre colonialisme local bien documenté. Exemple renouvelé de *l'accusation mimétique* de l'Autre si bien montrée par René Girard (1978, 2004) et politiquement si utile à tels pouvoirs.

(17) Pour lequel les collectifs au pouvoir préparent déjà les muselières législatives bien connues.

(18 & 18 bis) Cf. les fameuses « lois mémorielles ».

(19) Sur cet ouvrage de Perugia, je ne peux m'empêcher de citer la remarque creuse de Philippe Decraene (à l'époque le Monsieur Afrique du *Monde*), révélatrice des limites de l'idéologie soutenue et véhiculée par ce journal : « *Un très beau voyage aux plages d'un temps aboli, au coeur de cette Afrique des ténèbres dont notre culture reste impuissante à percer les mystères* ». Mais quelle a pu être la culture de M. Decraene, sinon platement « moderne » ?

(20) Comme dans l'histoire scolaire française, saoudienne, chinoise ou jadis soviétique et nazie.

(21) Sans même envisager la question métaphysique de la Vérité...

(22) Ce qui équivaut d'une certaine façon à prendre la place de Dieu (Maritain J., 1925, Bourdieu P., 2001 : 222).

(23) *Les sociologues n'ont de cesse de désigner une entité réelle, solide, prouvée et bien établie...* (Latour, 2006 : 42).

(24) Et qui n'existe que grâce à la dichotomie ontologique moderne. C'est l'artefact d'un artefact ! (Latour, 1991).

(25) Ainsi l'impermanence de ces groupes ne correspond pas à une inexistence quoique que prêche une socio-anthropologie déconstructiviste à courte vue mais universitairement et politiquement bien en place (Marliac, 2005a, 2006a). Il suffit de rompre avec la *Constitution moderne* pour le comprendre.

(26) *Une ethnométhode consiste à découvrir que les membres d'une société possèdent un vocabulaire complet et une théorie sociale développée leur permettant de comprendre leur propre comportement.* (Latour, 2006 : 71, note 9).

Références bibliographiques

- 1) Adler A., 1981 - Le royaume moundang de Léré au XIX^e siècle. In Tardits C. (ed) 1981 : 101-112.
- 2) Beyries S. & Joulian F., 1990 - L'utilisation d'outils chez les animaux : chaînes opératoires et complexité technique. *Paléo* 2 : 17-26.
- 3) Froment A., 2006 - CR de A. Marliac 2006 - De l'archéologie à l'histoire. *Bulletin Méga-Tchad* 2006 : 38-40 (paru 2007).
- 4) Bourdieu P. 2001 - *Science de la science et réflexivité*. Raisons d'Agir, Paris.
- 5) Carrithers S. M., 1990 - Is Anthropology Art or Science ? *Curr. Anthropology* 31, 3 : 263-282.
- 6) Descola P., 2005 - *Par-delà nature et culture*. Gallimard, Paris.
- 7) Dozon J.-P., 2007 - Il faut renforcer l'Etat en Afrique. *Sciences Humaines* N°6 : 60-62.
- 8) Girard R., 1978 - *Des choses cachées depuis la fondation du monde*. Grasset, Paris.
- 9) Girard R., 2004 - *Les origines de la culture*. Desclée de Brouwers, Paris.
- 10) Granger G., 1957 - Evénement et structure dans les sciences de l'homme. *Cahiers ISEA*, Série M, 6 : 149-186.
- 11) Laming-Emperaire A., 1963 - *L'archéologie Préhistorique*. Le Seuil, Paris.
- 12) Langlois O., 1995 - *Histoire du peuplement postnéolithique du Diamaré (Cameroun septentrional)*. Ms. Thèse, Université de Paris I - Panthéon Sorbonne, Paris, 4 vol.
- 13) Latour B., 1995 [1987] - *La Science en action*. Gallimard, Paris.
- 14) Latour B., 1991- *Nous n'avons jamais été modernes*. La Découverte, Paris.
- 15) Latour B., 1999 - *Pandora's Hope*. Harvard University Press. E.-U.
- 16) Latour B., 2004 - *Politiques de la Nature*. La Découverte Poche, Paris.
- 17) Latour B., [2005]2006 - *Changer de société ~ Refaire de la sociologie*. La Découverte, Paris.
- 18) Sow S.A., Amadou B., Boutrais J. & Luxereau A. (eds) 2004 *Du Zébu à l'Iroko. Patrimoines naturels africains*. Annales de l'Université Abdou Moumouni - IRD, Niamey, N° Spécial : 247-267.
- 19) Maritain J., 1925 - *Trois réformateurs*. Plon, Paris.
- 20) Marliac A., 1978a - *Histoire, archéologie et ethnologie dans les pays en voie de développement*. Cah. ORSTOM, Sc. Hum. XV, 4 : 363-66.
- 21) Marliac A., 1978b – Prospection des sites néolithiques et postnéolithiques au Diamaré (Nord-Cameroun) *Cab. ORSTOM, Sc. Humaines XV*, 4 : 333-351.
- 22) Marliac A., 1981 - L'état des connaissances sur le Paléolithique et le Néolithique du Cameroun. In Tardits C. (ed) Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun. *Colloq.International du CNRS N° 551*, Paris : 27-77.

- 23) Marliac A., 1987 - Introduction au paléolithique du Cameroun Septentrional. *L'Anthropologie* 91, 2 : 521-558.
- 24) Marliac A., 1995a - Connaissances et savoirs pour l'Histoire : le cas du Nord-Cameroun. *Africa L*, n°3 : 325-341.
- 25) Marliac A., (ed), 1995b - *Milieux, sociétés et archéologues*. Karthala-ORSTOM, Paris.
- 26) Marliac A., 1997a - Archaeology and Development: a difficult dialogue. *Intern. Journ. Hist. Archaeol.* 1, n°4: 323-337.
- 27) Marliac A., 1997b - Un débat esquivé. CR de Robertshaw (ed) *A history of African Archaeology*, J. Currey, Londres. ORSTOM *Croniques du Sud* n°19 : 112-115.
- 28) Marliac A., 1999 - Développement et Archéologie : d'un langage à l'autre. *Natures, Sciences, Sociétés* 7, n°1: 42-51.
- 29) Marliac A., 2000 - Composed vs Simple Pasts: About Archaeologists and their Partners. *Intern. Journ. Hist. Archaeol.* 5, 3 : 203-218.
- 30) Marliac A., 2001 - Du dialogue pédo-archéologique à un discours hybride ? Com. Colloq. Intern. ICoTEM, Université de Poitiers, 11-12 oct. 2001. In *Marliac 2007c*.
- 31) Marliac A., 2002 - Is archaeology developmental ? *Intern. Journ. Hist. Archaeol.* 8, 1 : 67-80.
- 32) Marliac A. & Columeau Ph. 1990 - Les taurins de l'Age du Fer au Nord-Cameroun. In " Des taurins et des hommes " ORSTOM Latitudes 23 : 343-346.
- 33) Marliac A., 2004a [2000] - Scientific discourses plus local discourses: the future for Development issues ? In *Confronting XXIst Century Challenges*, Makerere Univ. Printery, vol. I, Part 2. Kampala, Uganda.
- 34) Marliac A., Langlois O. & Delneuf M., 2001 - Archéologie de la région Mandara-Diamaré. In Seignobos C. & Yiébi Manjek O. (eds) *Atlas de la Province de l'Extrême-Nord du Cameroun*. Pl. 12. MINREST-IRD, Paris : 71-76. Ouvrage et CD.
- 35) Marliac A., 2004b - Les milieux comme indicateurs de peuplements anciens en zone soudano-sahélienne : exemples du Nord-Cameroun. In Sow S.A., amadou B., Boutrais J. &
- 36) Marliac A., 2005a [2002] - Du politique en anthropologie et réciproquement à propos d'identité : l'implication des sciences sociales. *La critica sociológica* 151 : 12-32 (Roma).
- 37) Marliac A., 2005b - Scientific discourse and local discourses: the case of african archaeology. *Intern. Journ. Hist. Archaeol.* 9, 1 : 57-70.
- 38) Marliac A., 2005c [2004] - From archaeological problems to development issues and beyond. *Pratnatattva* 11 : 65-74. Jahangirnagar Univ., Dhakka, Bangladesh.
- 39) Marliac A., 2005d - Migrations au Diamaré (Cameroun) : de la Préhistoire à l'Histoire. Comm. XIII^e Colloque Internat. MégaTchad. " *Migrations et mobilité sociale dans le bassin du lac Tchad* " Maroua, Cameroun, Octobre 2005. Ms. + Cartes et tableaux (paru 2010 dans les Actes).
- 40) Marliac A., 2005e - Ethique, Recherche, Développement. *La Recherche* 392 : 7.
- 41) Marliac A., 2006a - *De l'archéologie à l'histoire. La fabrication d'histoires en Afrique subsa*

barienne et au-delà. L'Harmattan, Paris.

42) Marliac A., 2006b - Les racines de l'ethnité : archéologie locale ou archéologie globale ? *La critica sociologica* 156 : 33-50. Aussi in Marliac 2007c.

43) Marliac A., 2006c - Nouveaux objets du temps passé. In Marliac 2007c .

44) Marliac A., 2006d - La science contribue-t-elle à la connaissance du passé des hommes dans les pays en voie de développement : l'exemple de l'archéologie. In Marliac 2007c.

45) Marliac A., [2004] 2006e - *Archéologie du Diamaré au Cameroun Septentrional. Milieux et peuplements entre Mandara, Logone, Bénoué et Tchad pendant les deux derniers millénaires*. BAR International Series 1549, Cambridge Monographs in African Archaeology 67. Oxford, G-B.

46) Marliac A., [2001] 2006f - Problèmes archéologiques, problèmes humains : moi, nous et les autres. XIVème Congrès UISPP. Liège, 2-8 sept. 2001. Résumé in BAR International Series 1522 : 153-161. In extenso in Marliac 2007c.

47) Marliac A., 2006g - Archéologie et actualité dans l'extrême-nord camerounais. *Africa LX* N° 3-4 : 444-473 (Roma).

48) Marliac A., 2007a - De quoi sont faits les faits grâce auxquels on parle d'histoire en Afrique noire et ailleurs ? Communication à l'atelier "Etat des lieux de l'archéologie en Afrique " RTP " Etudes Africaines " du CNRS. Rencontres des 29, 30 Novembre et 1er Décembre 2006, Paris. INRA *Natures, Sciences, Sociétés* 2008, 3 : 258-264.

49) Marliac A., 2007b - Comment être interdisciplinaire ? Pratiques et questionnements d'un archéologue en Afrique subsaharienne. Ms. (soumis).

50) Marliac A., 2007c - *L'interdisciplinarité en question. Les choses, les mots et le passé des hommes*. L'Harmattan, Paris.

51) Marliac A., 2007d - Réponse à Alain Froment. *Bulletin Méga-Tchad* [paru 2008]2007 : 41-45.

52) Marliac A.,[2006] 2007e - A propos des objets et des mots de l'Anthropologie. *Anthropologie & Sociétés*, 31-3 : 185-204. Université Laval, Canada.

53) Marliac A. & Brabant P. 2007 - Y a-t-il des outils du paléolithique ancien et des restes hominidés au Nord du Cameroun ? *Bulletin Méga-Tchad* 2006 : 67-70.

54) Marliac Oriane, 2004 - Politisation du renseignement et crise politique : le gouvernement britannique face à la justification de la guerre en Irak. DEA *Sciences Politiques, Univ. de Paris II, Panthéon-Assas*. Ms 132 p. + Annexes 95 p.

55) Mohammadou E., 1976 - *Histoire des peuls Feroobe du Diamaré : Maroua et Petté*. African Languages and Ethnography III. ILCAA Tokyo, 409 p.

56) Mohammadou E., 1979 - *Le peuplement de la Haute Bénoué*. Ms. ONAREST. Fasc.1, 81 p.

57) Mohammadou E., 1981 - L'implantation des peuls dans l'Adamawa (approche chronologique) in TARDITS C. : 229-247.

58) Mohammadou E., 1982 - *Le royaume du Wandala ou Mandara au XIXe siècle*. African Languages and Ethnography XIV. ILCAA Tokyo, Japon 333 p.

59) Mohammadou E., 1983 *Peuples et royaumes du Foubina*. African Languages and Ethnography

XVII. ILCAA Tokyo, Japon 307 p.

60) Mohammadou E., 1986 - *Traditions d'origine des peuples du centre et de l'ouest du Cameroun*. ILCAA, Tokyo, 207 p.

61) Perugia Paul Del, 1978 - *Les Derniers Rois mages. Chez les pasteurs-poètes du Rwanda : chronique d'un royaume oublié*. Phébus, Paris.

62) Proust M., 1954 - *A la recherche du temps perdu*. Gallimard, Paris.

63) Saïbou Issa 2007 - Premier appel à communications. Colloq. Internat. « *Autour de l'œuvre d'Eldridge Mohammadou, en hommage à l'historien qu'il fut (1934-2004)* » Ngaoundéré, décembre 2007. Bulletin Méga-Tchad ,2006 : 15-17.

64) Seignobos C., 1982 - *Montagnes et Hautes-Terres du Nord Cameroun*. Ed. Parenthèses, Roquevaire, France.

65) Seignobos C., 1993 - Des traditions fellata et de l'assèchement du lac Tchad. In Barreteau D. & Von Graffenried C. (eds) *Datation et chronologie dans le bassin du lac Tchad*. ORSTOM Colloques & Séminaires, Paris : 165-182.

66) Seignobos C., 2005 - Eldridge Mohammadou (1934-2004). In Preprint XIII^e Colloque Intern. Méga-Tchad, *Migrations et mobilité spatiale dans le bassin du lac Tchad*. Maroua. : 5-12.

67) Stengers I., 1993 - *L'invention des sciences modernes*, La Découverte, Paris.

68) Tardits C. (ed) 1981 - *Contribution de l'ethnologie à l'histoire des civilisations du Cameroun*. Coll. Internat. CNRS 551, CNRS, Paris.

69) Tourneux H., 2006 - Le nom des Sao : approche étymologique. *Bulletin Méga-Tchad* 2006 : 29-37.

70) Veyne P., 1971 - *Comment on écrit l'histoire. Essai d'épistémologie*. Seuil, Paris.